

L'Abeille.

5me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

5me. Année.

VOL. V.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 3 MAI 1853.

No. 30

Hommage a Dieu.

Chante, rossignol, chante
Du printemps le retour ;
Que ta voix ravissante
Dise le Dieu d'amour.
J'aime ton doux ramage,
Il réjouit mon cœur.
Il m'aide à rendre hommage
Au seul Dieu créateur.

Si réduit au silence,
Je ne puis t'imiter,
Chante, chante en cadence
Sans jamais te lasser.
Ta voix toujours si belle,
Tes sons mélodieux,
Plaisent à mon oreille
Et m'élèvent aux cieux.

Chante, chante, j'écoute
Les doux sons de ta voix :
Le plaisir que je goûte
Me dit de faire un choix.
Du Dieu de la nature,
Du Roi de tous les rois,
Je promets, je le jure.
Je veux aimer les lois.

Vous, charmante hirondelle,
Vous voilà de retour,
Quelle bonne nouvelle
Donnez-vous en ce jour ?
Sur mon aile légère
Je porte le printemps,
Fidèle messagère,
Je reviens tous les ans.

Hiver, saison cruelle,
Avec tous les frimas,
Ta chasses l'hirondelle
De nos rudes climats ;
Mais ton froid et ta glace
Ne pourront de mon cœur
Oter à Dieu la place,
Il fait tout mon bonheur.

UN VIEUX SOLDAT.

Cette petite pièce peut se chanter sur l'air de
" Goûtez, âmes ferventes. "

CORRESPONDANCE

DE

SAINT-HYACINTHE.

Collège St Hyacinthe, 13 avril 1853.

Mr le Rédacteur,

Avant-hier était pour nous un jour de joie et de congé. Nous célébrions la fête de notre bien-aimé supérieur. Cette fête (St. Joseph) devait avoir lieu le samedi avant le dimanche des Rameaux. Mais la joie que produit toujours chez les écoliers la fête de leur

supérieur, s'accordant mal avec cette tristesse dont s'entoure l'Eglise à l'approche de la passion de son divin fondateur, le congé fut remis au lundi après le Patronage de St. Joseph, c-à-d, lundi dernier. Inutile de vous dire si nous l'avons fêté ce jour, dans lequel il nous est permis de témoigner publiquement la reconnaissance excitée en nous par toute une vie dévouée à la jeunesse. J'ai toujours remarqué que les fêtes auxquelles la reconnaissance prend part sont les plus joyeuses. Outre les amusements ordinaires, la Société-GIROUARD donnait séance solennelle. Des discours étaient prononcés ; des lectures faites ; et le soir, Messieurs les musiciens s'étaient chargés de clore la fête par un magnifique concert. Je pourrais bien ici m'étendre au long sur les diverses circonstances de cette fête. Je pourrais vous décrire fort au long *comme quoi* les musiciens se sont montrés dignes de leur réputation. Mais tout cela n'entre point dans mon sujet. Voici ce dont il s'agit. Il est bon que je vous dise (vous n'en n'avez pas jusqu'à présent d'autres preuves) que je veille continuellement aux intérêts de l'Abeille, et cela, Mr le Rédacteur, conformément à votre autorisation ; de sorte que, lorsque j'eus entendu dire que la Société-GIROUARD se proposait de donner séance, je me suis dit à moi seul : voilà une occasion favorable de montrer à Mr le Rédacteur qu'il a un agent *actif*. J'écoute les discours avec attention et admiration et après la séance, je m'adresse à un de ceux qui avaient péroré afin d'avoir son discours. Il eut beau me faire des remontrances : je fus inébranlable, tant la voix du devoir a de force chez moi ! je fus obligé de mettre en œuvre toutes les ressources de mon éloquence pour vaincre sa modestie, mais enfin, je réussis à obtenir sa lecture sur la langue française. Je vous l'envoie. L'auteur dit que si vous n'avez pas d'espace dans vos colonnes pour son premier essai, vous pouvez en toute sûreté le remettre aux Calendes Grecques. Les auteurs sont si modestes !

Agréés, Mr le Rédacteur, l'expression des sentiments avec lesquels

Je suis votre tout dévoué Agent
J. R. Onellet.

Monsieur le Rédacteur, je vous envoie cette lecture telle qu'elle a été prononcée devant la société Girouard. Je voudrais prouver mon affection pour *L'Abeille* par quelque chose de plus digne d'elle, mais votre Agent m'a pris, pour ainsi dire, à la gorge, et d'ailleurs, quand on a peu, on donne peu. Voilà, M. le Rédacteur, ma préface qu'Alfred ne trouvera certainement pas trop longue.

BAPTISTE.

LA LANGUE FRANÇAISE.

Mr. le Président,

Messieurs,

Mon dessein en montant à cette tribune n'est point de déclamer un discours préparé avec art, je n'ai pas même à vous offrir une composition littéraire qui puisse se recommander par le style ou les pensées, puisque je ne vous présente qu'une sèche compilation.

Ce que je viens de vous dire, vous savez Messieurs, que c'est une formule d'usage chez les auteurs, afin qu'on puisse leur attribuer au moins la modestie. J'ai pourtant un motif de plus en venant aujourd'hui vous lire les quelques lignes dont je me suis rendu coupable ; c'est que le sujet que je vais entreprendre d'esquisser, est, pour ainsi dire, rational ; national, puisque je veux parler de notre belle langue, de cette langue française que nous nous glorifions tous de parler.

Je voudrais aujourd'hui rendre un faible tribut de louange à cette langue dont les chefs-d'œuvre charment et les heures d'étude et les heures de loisir ; à cette langue qui nous fit balbutier pour la première fois le doux nom d'une mère ; à cette langue qui conservera notre nationalité contre les envahissements étrangers. Nous lui devons ce tribut de reconnaissance puisque par elle nous remontons aux souvenirs les plus glorieux.

Pour voir ce qu'est la langue française transportons-nous un moment dans ce beau pays qui nous envoie ces souvenirs si chers et si glorieux. — Vivons un instant sur le sol de cette France qui, après tout, est toujours notre mère par le sang, quels que soient les liens qui nous unissent à une autre devenue notre mère par le devoir.